

## João Luís Lisboa

## Le statut du gazetier dans le Portugal de la première moitié du XVIII siècle

Qui est le gazetier, le rédacteur des périodiques de la première moitié du XVIIIe siècle au Portugal ? Seul ou en équipe, il est plusieurs, jouant un rôle à la fois de copiste, de chef de copistes, de collectionneur, de bibliographe, de traducteur, de curieux, de conteur, de propriétaire, d'éditeur, mais, malgré lui, pas vraiment d'« auteur ». Il peut être connu, mais il ne signe pas son recueil de nouvelles, au contraire de ce qu'il fait dans ses lettres, dans ses vers, ses recherches érudites. Il est le propriétaire de ce qu'il fait et qu'il peut vendre mais il n'y a pas de distinction nette entre les produits de son travail et ceux qui sortent de la main d'un artisan. Dès qu'il les vend à un imprimeur ou à un libraire ils ne lui appartiennent plus. Et, pour ce qui est de la publication, c'est vraiment de questions de propriété qu'il s'agit, plutôt que de création intellectuelle.

Cela nous porte à des distinctions et à des ressemblances. Le rédacteur des imprimés, à côté de celui qui rédige des nouvelles à la main. Les aspirations des uns et des autres, leurs désirs de profit ou de respectabilité sociale ou intellectuelle, les conditions de production de leurs feuilles et la reconnaissance pratique qui leur est dédiée.

La distinction entre rédacteur, copiste et conteur a à voir davantage avec le statut social et les supports de la diffusion, plutôt qu'avec la conception du travail. Tous les trois sont les agents de la circulation d'histoires et d'informations dont l'origine est souvent incertaine et dont l'auteur est longtemps collectif, surtout en ce qui concerne les manuscrits. Tous les trois reproduisent des histoires reçues, lues, écoutées. La propriété d'un titre n'est pas la propriété des informations qui peuvent être copiées pour une diffusion ultérieure, dans des conditions et parmi des audiences diverses. C'est le cas, pour les rédacteurs des gazettes et des Mercures, de la traduction d'articles entiers. José Freire Montarroyo le fait dans la Gazeta de Lisboa (1715-1760), et il est fier du fait que les gazettes étrangères le font avec ses articles sur le Portugal. Bento Morganti le fait dans son O Anonimo (1752-54) avec des articles pris du Spectateur.

Souvent la propriété d'un titre implique déjà une visibilité du rédacteur que la plupart des conteurs n'a pas. Dans le cas des périodiques imprimés, si ce n'est pas un éditeur qui possède l'entreprise, le rédacteur peut être le propriétaire du titre qu'il fait publier, plutôt que son auteur, car pendant longtemps il n'est pas question d'originalité ou de création, au contraire de ce qui commence à être le cas en Angleterre après 1709<sup>1</sup>.

Le fait que la *Gazeta de Lisboa* entre 1715 et 1760 fut appelée la « *Gazeta* de Montarroyo », ne dénonce que la responsabilité et l'appartenance de l'objet au rédacteur, très longtemps lié à l'histoire du périodique, et identifié avec lui, surtout après sa mort. Au Portugal l'auteur est absent, et le sera, dans les imprimés comme dans les manuscrits, tant qu'il n'y aura pas un journalisme d'opinion (qui commencera par le biais de la critique des livres, au milieu du XVIIIe, avec la *Gazeta Literaria* rédigée et *signée* par Francisco Bernardo de Lima en 1761-1762).

Bien connu est le sentiment que les écrivains éprouvaient en France pour les rédacteurs de gazettes et nouvelles à la main, conçus ensemble. Furetière parle de « nobles ruinés et fainéants qui sont d'ordinaire nouvellistes et généalogistes »². Montesquieu et La Bruyère les méprisaient³. L'abbé Galiani écrit que « rien ne contribue davantage à rendre une nation grossière, détruire le goût, abâtardir l'éloquence » et pour Voltaire les journalistes sont des gens sans culture, « sans être en état d'écrire dix pages sur aucun sujet de littérature, de philosophie »⁴. Ces témoignages sont l'expression de la tension entre le livre et le périodique, entre le savoir reconnu et la légèreté des nouvellistes. Ils pourraient être appliqués à tous les rédacteurs de tous genres de publications périodiques, du mépris pour l'auteur des nouvelles à la main au Portugal.

Les raisons du refus des nouvelles à la main sont plusieurs. D'un coté, le refus du style. Ce que le rédacteur écrit est une offense à la langue<sup>5</sup>. Il n'est pas acceptable qu'on fasse circuler des textes qui n'obéissent pas aux règles et aux artifices de la rhétorique. Quand, dans un manuscrit critique, on trouve l'auteur du folheto orné d'une pancarte où l'on peut lire « Tremendam de

<sup>1 -</sup> Voir Chartier, « L'Uomo di lettere » dans Michel Vovelle (ed.), L'Uomo dell'Illuminismo, Bari, Laterza, 1992, pp. 183-184.

<sup>2 -</sup> Moureau, François, « Pour un dictionnaire des nouvelles à la main » dans Pierre Rétat, Le journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions. Table Ronde CNRS, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 25.

<sup>3 -</sup> Bongie, Larry, « Les nouvelles à la main : la perspective du client » dans François Moureau, De bonne main : la communication manuscrite au XVIIIe siècle, Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 135.

<sup>4 -</sup> Minois, Georges, *Censure et culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1995, p.264. 5 - « Notícia breve da universal estimação que em Portugal se fez dos folhetos » (1731), ms. British Museum, Add. 15195, fl. 304v<sup>o</sup>.

Rhetorica »6, il est clair qu'il s'agit du refus d'une publication où l'on ne cultive pas les fleurs du langage écrit, et où, au contraire, ce que l'on fait c'est le passage à l'écrit de registres oraux, et la compilation de sèches informations. On peut facilement imaginer que les gazetiers et les gazettes sont comprises sous cette appréciation, et qu'il ne s'agit pas d'une question de maladresse particulière de cet auteur. Le genre porte avec lui un rapport inacceptable avec la langue écrite. Il n'y a pas de « vrai écrivain » quand il s'agit de présenter des événements qui « parlent » d'eux-mêmes, sans besoin de quelqu'un qui invente ou qui corrige. Le rédacteur est donc vu comme le « sèche gazetier » qui présente, décrit, ou qui fait des énumérations.

Ensuite, le refus du genre signifie que ces feuilles sont la matérialité des rumeurs et murmures que la culture dominante condamne. Personne n'échappe à l'attention du rédacteur et à sa langue, bien qu'il soit le plus à plaindre et à critiquer<sup>7</sup>. Le genre porte avec lui un rapport avec une activité reprochable, et avec ceux qui s'y livrent.

La troisième raison du refus est justement que l'indignité des papiers est celle du rédacteur qui a l'audace de se prétendre un véhicule autorisé des nouvelles et des opinions qui circulent à Lisbonne, lui qui est un « cochon » dans sa loge. Le rédacteur n'a pas les études nécessaires, mais il veut être « Pape »8. Les nouvelles à la main son donc présentées comme, d'une part, une forme inacceptable d'ascension sociale et, d'autre part, un facteur de corruption de la vie de la ville, en particulier le quartier du Bairro Alto. Lisbonne est devenue aveugle et ridicule. Le Bairro Alto est devenu idiot, vêtu « à la française », consacré aux étrangers, et livré à des habitudes étrangères aux traditions portugaises<sup>9</sup>.

Une lettre facétieuse de 1725 expose, en se moquant des gazetiers, la contradiction qui existe entre cultiver les belles-lettres et être connu comme nouvelliste, celui dont les lettres sont plutôt « laides ». Il n'est donc bon à rien<sup>10</sup>.

Il y a une grande différence de statut entre le rédacteur de la gazette officielle et celui des nouvelles à la main, et entre un nouvelliste comme le père Luís Montez Matoso et la plupart des auteurs des manuscrits qui circulent. La gazette est le seul périodique imprimé qui se publie sans interrup-

<sup>6 -</sup> *Ibid.*, fl. 305 v<sup>o</sup>.

<sup>7 -</sup> *Ibid*.

<sup>8 -</sup> Ibid., fl. 305.

<sup>9 -</sup> *Ibid.*, fls. 299v<sup>2</sup>-300.

<sup>10 - «</sup> Noticioso, não o posso ser ; porque como poderei eu professar as bellas letras, que no tempo da Acclamação queria dizer humanidades, costumado à fealdade dos meus caractéres ? », Anatomico jocoso que em diversas operações manifesta a ruindade do corpo humano, tomo 2, Lisboa, Of. Manuel Alvares Solano, 1755, p. 361.

tion entre 1715 et 1760, d'ailleurs le seul périodique politique imprimé à l'époque, et le fait que Montarroyo soit à la Cour, lui donne une importance que les nouvellistes de province envient. Ça se voit dans les nombreuses demandes d'insérer des nouvelles sur la noblesse provinciale que Montarroyo refuse, plus ou moins poliment.

Mais les attitudes de mépris envers les rédacteurs de nouvelles atteignent aussi bien Montez Matoso que Montarroyo Mascarenhas qui se plaint quand, en 1721, il voit refusée son élection à la récemment constituée Academia Real de História<sup>11</sup>. Se jugeant déconsidéré, Montarroyo écrit une lettre au Comte de Ericeira, Luís de Meneses, plus tard admirateur déclaré de Voltaire, le seul qui, selon leur ami commun Martinho de Mendonça, avait soutenu la candidature du rédacteur de la Gazeta de Lisboa. Dans cette lettre, Montarroyo rappelle l'exemple de Renaudot, gazetier et membre de l'Académie Française. N'avaitil pas, comme l'abbé français, le temps et les mérites nécessaires? Lui, rédacteur de la gazette de la cour, lui, un expert en histoire généalogique, lui, se vantant de savoir lire le latin, le castillan, l'italien, le français, l'anglais, le néerlandais, l'allemand, le danois, et connaissant l'alphabet grec, lui ayant tant voyagé, se voyait exclu de l'Académie, tandis que d'autres, sans mérite ou sans disponibilité, étaient choisis. Manuel Caetano de Sousa, un enthousiaste de la construction de cette académie est, parmi les académiciens, celui que Montarroyo critique le plus<sup>12</sup>.

Membre lui aussi d'autres académies, plus modestes, qui se constituèrent à cette époque, Montarroyo sera le divulgateur, dans sa gazette, de ses nombreuses activités, soit par des articles, soit même par l'inclusion, en 1725, d'une feuille, distribuée à tous ceux qui achetaient la gazette, qui expliquait les activités d'une « Aula academica », une sorte d'académie scientifique constituée par l'anglais Louis Baden. En 1731, Montarroyo écrit dans la gazette que les Académies sont plus florissantes que jamais (*Gazeta de Lisboa* 30 août 1731). Il deviendra aussi le directeur de celle des « Aplicados » (1723), et de celle des « Renovados » (1734). L'humiliation de 1721 était compensée par l'activité des académies de second rang.

L'appartenance à des académies est un trait qui rapproche la plupart des gazetiers, notamment ceux qui devront maintenir la *Gazeta* après Montarroyo, à la seconde moitié du siècle. Poètes, hommes de théâtre, gazetiers et acadé-

<sup>11 - «</sup> Carta de José Freire Montarroyo ao Conde da Ericeira » (1721), ms. British Museum, Add. 15199, fl. 297.

<sup>12 - «</sup> a mayor parte dos nomeados, não ham de fazer nada, huns porque não podem, outros porque não sabem ; [...] O Padre Dom Manuel Caetano de Sousa se entitula academico laborioso ; concedolhe o que ninguem lhe pode negar, melhor entendimento, mais promptidão da memoria, e mayor numero de livros, porem não he [...] o genio mais laboriozo, mais indagador, nem mais critico. », *Ibid.*, fl. 298vº.

miciens engagés, Correia Garção et Manuel de Figueiredo seront membres des académies des « Ocultos », en 1745, et de l'« Arcádia Lusitana », en 1756. Ils s'occuperont de la *Gazeta* en 1760 et en 1780, mais ils ne sont rappelés que par leurs travaux et opinions littéraires.

Les rédacteurs sont, en grand nombre, des membres de la noblesse ou du clergé qui s'intéressent à des généalogies, aussi bien qu'à la diffusion des informations d'actualité. Parmi les nobles il n'y a pas que ceux qui appartiennent à un second rang, comme Montarroyo. Jerónimo Soares de Mascarenhas de Távora, auteur de deux périodiques facétieux en 1730/1731, appartient à une famille qui sera très importante jusqu'à la fin des années 1750. Quant aux religieux, en plus de Luís Montez Matoso, plusieurs autres ont décidé de faire des périodiques, comme José Barbosa (1740), Francisco de Sta. Marta (1744), Francisco Bernardo de Lima (1761-62), ou Francisco do Nascimento Silveira (1794). Mais celui qui a eu le plus de succès a été certainement Joaquim de Santa Rita, rédacteur de l'hebdomadaire culturel Academia dos Humildes e Ignorantes, publié, vendu, lu et commenté entre 1758 et 1770, et mentionné encore longtemps plus tard.

Pourtant, à part celui de Montarroyo et une brève référence aux numéros du Folheto de ambas Lisboas que Victorino José da Costa a rédigé en 1731, aucun des journaux de l'époque ne mérite une mention dans la Biblioteca Lusitana de Barbosa Machado (1747-59), qui se prétendait la présentation de tout ce que les lettres portugaises avaient produit jusqu'alors. Pas même celui de son frère José Barbosa qui, cependant, est présent comme auteur d'autres oeuvres, dont un grand nombre de sermons. Pour les mêmes raisons, Luis Montez Matoso est présent, avec plusieurs des manuscrits qu'il a composés avec des histoires et des curiosités de Santarém, mais pas son folheto. Le périodique est encore à ce moment un objet jugé à part.

Quelques personnages sont exemplaires de différents types de rédacteurs. Si Montarroyo est l'intellectuel moyen qui rédige son journal et ses brochures historiques, quelqu'un qui aspire à la reconnaissance des plus renommés et des institutions, il y en a d'autres dont l'intérêt est de profiter le plus possible des différentes chances de faire de l'argent avec les lettres. Ce n'est pas par désir de reconnaissance intellectuelle que l'ancien bénédictin Victorino José da Costa fait publier, à côté de travaux sur des questions de spiritualité, d'histoire, de philosophie et de science, des périodiques facétieux et, entre 1733 et 1736, des almanachs.

Frei António de S. José Guedes est un autre écrivain, bénédictin comme Victorino José da Costa, qui se dédie à la philosophie, aux nouvelles à la main, aux almanachs, et aussi à la prédication. En 1749 on sait par António de Guadalupe<sup>13</sup> qu'il a 37 ans et qu'il veut le poste d'enseignant de mathéma-

<sup>13 -</sup> Academia das Ciências de Lisboa, Ms. V 835 : fl. 120.

tiques à l'université de Coimbra où il habite. On sait encore qu'il est d'une famille noble du nord du Portugal et qu'il sait les langues anglaise, française et italienne. Lui même nous laisse savoir ses occupations et ses intérêts. Le 8 janvier 1749 il propose à Luís Montez Matoso, avec qui il entreprend depuis longtemps un échange de nouvelles à la main, l'édition d'une feuille dont le format serait celui d'une gazette, mais dont le sujet pouvait être n'importe lequel. Matoso n'en parle pas dans les lettres qui suivent et Guedes n'est pas pressé car la prédication lui prend tout son temps, écrit-il en février<sup>14</sup>. Il était donc prêt à maintenir un périodique sur des sujets de politique, de mathématique ou de physique. Matoso n'avait qu'à choisir le sujet. La seule condition en était que cette feuille devrait apporter du profit<sup>15</sup>. Pour faire comprendre de quoi il parle, il explique qu'il avait maintenu pendant des années un almanach qui se vendait très bien.

On ne peut pas parler d'une réalité économique et sociale consolidée dans ce secteur avant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, même avant de devenir des « auteurs », on peut considérer que la profession de journaliste existe déjà, si l'on considère qu'elle qualifie quelqu'un qui se dédie entièrement à un travail de diffusion de nouvelles et en fait la source de ses revenus, même avant le passage d'une phase de nouvelles sous privilège à une autre, à la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, de concurrence<sup>16</sup>.

António de Sousa Macedo est souvent considéré comme le premier « journaliste » portugais, avec son *Mercurio Português*, entre 1663 et 1666. Mais c'est au long du XVIIIe siècle, avec Montarroyo dès 1715, et Matoso dès 1729, qu'une continuité d'activité d'information presque exclusive et de contact avec un public a lieu. Le rédacteur des gazettes n'est pas encore le « journaliste », dans le sens de l'auteur, ou du critique, qui est déjà celui des journaux littéraires. L'opinion et l'autorité intellectuelle ne font pas partie de ce qu'on attend de lui. Mais le profil professionnel est celui de quelqu'un qui a la responsabilité de la lecture et la rédaction, quelqu'un qui doit connaître et diffuser, et se livre complètement à une entreprise éditoriale comme occupation première et non pas comme complément d'autres activités littéraires ou sociales. Ce profil semble s'adapter aussi bien à Montarroyo qu'à Matoso, bien que le nombre et la spécialisation des périodiques ne soit pas comparable. Ces journalistes et rédacteurs de feuilles à nouvelles sont à la tête de véritables entreprises, même

<sup>14 -</sup> Ibid., fl. 75.

<sup>15 - «</sup> Se a Vm. ce parecer que se componha algum papel (do tamanho de hua gazeta ou seja physico, ou mathematico, politico [...], Couza de q\ se possa tirar algum lucro digame a materia e faça eleição do assumpto que algua couza se fara. », *Ibid.*, fl.72.

<sup>16 -</sup> Cf. J.L. Lisboa, « L'affirmation des périodiques au Portugal » in Actes du Neuvième congrès international des Lumières, Münster 1995, vol. 2, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, pp. 1301-1305.

si formellement elles n'existent pas, ou si, comme dans le cas de Montarroyo, il est considéré comme une partie d'une entreprise majeure qu'il ne contrôle pas complètement jusqu'à 1752.

En plus, le rédacteur d'une gazette comme celle de Montarroyo est un élément important des réseaux de circulation des informations dont on a parlé à propos des nouvelles à la main mais qui, dans le cas des périodiques imprimés, et s'agissant de gazettes officielles, gagne une portée bien plus large. D'une part la gazette portugaise et d'autres feuilles à nouvelles publient les histoires lues dans la presse européenne. Mais, selon Montarroyo en 1721, le même se passe de la part des gazettes étrangères vis-à-vis le périodique portugais. Ce qui y est écrit de mémorable à propos des événements portugais est reproduit dans les gazettes espagnoles, italiennes, françaises, hollandaises et anglaises, où Montarroyo trouve traduits des chapitres de sa responsabilité<sup>17</sup>.

Pour le rédacteur du périodique imprimé, mais aussi pour celui des nouvelles à la main, une équipe d'appui est nécessaire pour assurer la multiplication des informations. Chez un gentilhomme, cette équipe peut se confondre avec ses valets et ses serviteurs. C'est peut-être le cas de celui qui va expédier la correspondance de Montarroyo, avec toujours le « même sac qu'il n'utilise que pour l'effet ». Mais ce n'est guère le cas de tous les autres qui sont engagés dans la reproduction des feuilles et dans l'administration des entreprises, même si leur préparation n'est pas celle que le rédacteur aurait souhaité.

Le rédacteur est surtout un organisateur. Il doit donc être discipliné. En 1721 Montarroyo nous dit qu'il faut travailler beaucoup, et dans des jours déterminés – deux jours chaque semaine, avant de rendre le manuscrit à l'imprimeur, et il se compare à António de Sousa Macedo qui, en plus des Mercures, avait aussi des responsabilités de gouvernement un demi-siècle avant<sup>18</sup>. Le travail s'accroît quand la Gazette passe à bihebdomadaire. Chaque jeudi Montarroyo doit finir le supplément et il commence le vendredi à préparer la gazette de la semaine suivante<sup>19</sup>.

Pour quelqu'un qui, comme lui, pendant plus de quarante ans de suite, vit de la publication de feuilles d'information, la journée est répétitive et disciplinée. Chaque jour se passe entre la lecture de ce qui arrive, la traduction, la rédaction, la dictée et l'expédition. En 1743, à l'âge de 73 ans, il se plaint de déjeuner toujours après 2h de l'après-midi, après avoir fini de dicter la gazette, et de reprendre le travail jusqu'après 9 heures du soir (14 juin 1743)<sup>20</sup>.

<sup>17 -</sup> Ms. British Museum, Add. 15199, fls. 300-300v<sup>2</sup>.

<sup>18 -</sup> Ibid., fl. 298.

<sup>19 -</sup> Voir ms. Biblioteca de Evora, cviii/1-4, 21 mars 1748, fl. 198.

<sup>20 - «</sup> acabei de dictar a Gazeta da semana que vem pelas duas horas para as três e com pouco descanso tornei para o bofete até agora que são nove para dez. », *ibid.*, fl. 114.

Ceux qui travaillent avec lui sont, ou bien ses employés, ou des amis comme Guilherme José qui va l'aider régulièrement avec ses nouvelles à la main. A un certain moment il se vante d'avoir fait le « folheto » sans l'aide de son ami (17 mai 1743, fl.108). Ceux qui l'accompagnent plus régulièrement sont les copistes qu'il engage et dont il critique avec âpreté la calligraphie. En affirmant que lui même ne peut pas comprendre ce qu'il a dicté, il décide un jour de licencier son secrétaire (11 juil. 1741, fl.22). Pourtant, quelques temps plus tard, la plainte se répète (21 oct. 1741, fl.48). En ce qui concerne l'administration, les plaintes sont du même genre. En 1742, José Rolles, le neveu de António Correia de Lemos, vient remplacer son oncle décédé. Montarroyo, bien qu'il le considère comme un brave garçon, regrette qu'il ne sache pas écrire les noms étrangers (18 nov. 1741, fl.54).

De la même façon, le « folheto » de Santarém est écrit à plusieurs, ce qui était plus d'accord avec la façon d'envisager l'objet, car il s'agissait de manuscrits, oeuvre collective et anonyme par excellence. Dans sa première phase, entre 1729 et 1740, les copies qui existent à Évora montrent différentes calligraphies parmi lesquelles il y a vraisemblablement celle de Rodrigo Pereira de Faria. Pourtant, même alors, Matoso en était déjà reconnu comme responsable. José Freire de Montarroyo Mascarenhas le confirme quand, en 1740, il conseille son ami Pereira de Faria de corriger les fautes qu'il pourrait trouver dans les manuscrits de Matoso parce que, malgré ses qualités, il maintenait son périodique depuis déjà onze années, ce qui rendait pardonnable à d'éventuelles distractions 21.

Dans les années qui suivent le « folheto » va connaître sa période de plus grande expansion, ce qui ne serait pas possible chaque semaine, même avec des titres imprimés, sans des copistes, et sans un atelier. Il ne s'agissait pas de nouvelles gravées sur cuivre, ce qui en France était connu comme les « nouvelles burinées »<sup>22</sup>. Il s'agissait bien de copies manuscrites et il est curieux de constater des différences entre les exemplaires. En effet, il n'y en a aucun qui soit tout à fait égal à un autre. Les calligraphies sont différentes, même s'ils s'agit du même copiste, de la même main. Et il y a des détails des articles ou des annonces qui, manque d'espace, sont éliminés de certaines copies. Il y a même des numéros avec des exemplaires dont le titre et la première lettre sont imprimés et avec d'autres exemplaires où l'on ne trouve que la gravure imprimée. Dans ces cas le titre même du périodique peut être altéré (*Mercurio de Lisboa* au lieu de *Mercurio Histórico de Lisboa*) dans le même numéro. Chaque exemplaire finit donc par être une voix unique qui est adressée à quelqu'un. Cependant, le fait

<sup>21 -</sup> Ms, Biblioteca Évora, cviii/1-4 fl. 7.

<sup>22 -</sup> Moureau, François, De bonne main : la communication manuscrite au XVIII<sup>e</sup> siècle, Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 10.

que la gravure soit imprimée sur les feuilles prouve qu'il ne s'agissait pas de copies faites par des lecteurs, ce qui se passe avec de nombreux manuscrits, et en particulier des lettres, mais des copies issues du bureau de Luís Montez Matoso.

L'auteur n'existe pas encore, mais l'individualisation et le caractère méthodique de la diffusion des nouvelles et la revendication d'un travail sérieux et utile c'est ce qui distingue ces rédacteurs de la plupart des copistes de manuscrits qui circulent encore, et dont le rôle et le statut n'est pas très éloigné de celui des nouvelles à la main. L'information reproduite à plusieurs mains par les manuscrits sera, pendant cette époque, un instrument fondamental de diffusion des messages et des idées parmi des cercles particuliers. Il ne s'agit pas de répandre les nouvelles partout, mais de les partager avec des semblables, des gens de qualité pour qui la voie du manuscrit était indispensable pour qu'on puisse être considéré informé. Si, dans le cas des « folhetos », c'est le style de la correspondance particulière qui est reproduit, une grande partie des manuscrits qui sont copiés à plusieurs reprises sont des lettres attribuées à des personnages connus ou pas.

Organisateur et conteur, le rédacteur des périodiques reconnus, aspirant à un statut d'homme de lettres, s'éloigne progressivement du responsable anonyme des manuscrits et des feuilles volantes. Mais ils sont des éléments complémentaires d'un réseau de circulation des récits que les collectionneurs, souvent eux aussi des conteurs et des correspondants, recueillent. On y trouve donc ensemble la rumeur et la nouvelle discrète, la lettre et l'anecdote. Et ce rassemblement est lui aussi un témoignage des associations qui entraînent la non considération littéraire de rédacteur.